

Nouvelles

Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

O dian

Le farouche Soliman était mort. Schah Hussein, son fils, venait de monter sur le trône de perse. La guerre avait cessé ; la tranquillité intérieure commençait à renaître ; l'espoir était dans les cœurs, et tout annonçait un avenir heureux, sous un prince magnifique et doux.

Hussein, à la fleur de l'âge, aimait les plaisirs. Chaque jour éclairait de nouvelles fêtes. On était au printemps ; la verdure avait sa première fraîcheur, et les oiseaux, encore indifférents, toute leur gaieté. Hussein s'était rendu avec sa cour dans un de ses jardins, situés près d'Ispahan. Assis sur un trône, environné de ses grands officiers qui se tenaient à une distance respectueuse, il s'enivrait de leur flatteries et abaissait sur eux un regard dédaigneux, lorsqu'un petit homme, poussant, coudoyant et écartant la troupe dorée, se trouve tout à coup au milieu du cercle et presque en face du sultan. Son costume était aussi pauvre que sa mille était riche. Il avait un gilet noir, dont les manches étaient trop courtes, des culottes de même étoffe

fort râpées ; une longue rapière battait contre ses jambes, et il tenait à la main un paquet qui paraissait être tout son bagage. Soulevant avec grâce son petit chapeau, il laissa voir à la compagnie une figure riante et décidée ; il s'inclina légèrement et salua tout le monde avec cet air d'amitié et de connaissance qui veut dire : « C'est moi, me voilà. »

L'action du petit personnage produisit des sensations diverses parmi les courtisans. Les uns en riaient, les autres en murmuraient ; mais tous étaient d'avis qu'on l'étranglât de suite, ainsi que la justice, les lois et la sûreté du royaume l'exigeaient. Pour le sultan, il le regardait fixement à peu près comme on examine les mouvements d'un chat qui joue, ou d'un moucheron qui se promène sur le livre que nous lisons.

Le petit homme remarqua l'effet qu'il avait produit, et eut l'air de s'en embarrasser fort peu ; se tournant vers le sultan, il s'informa de l'état de sa santé et de celle de sa famille, avec une éloquence toute particulière. Chacun fut étonné de voir un si petit homme, qui paraissait étrange,

parler aussi bien le persan ; mais plusieurs remarquèrent, et notamment le chef des eunuques noirs, qu'il avait l'accent légèrement gascon.

Les courtisans, croyant plaire au souverain, jetaient sur le téméraire des regards foudroyants ; ils ne trouvaient aucun supplice digne de son forfait, et attendaient un signal pour le mettre en poussière ; mais, au grand étonnement de tous, le sultan répondit gracieusement, que sa santé était excellente, et que sa famille était également très bien portante. Soudain tous les yeux prirent une expression différente, et d'irrités qu'ils paraissaient, ils devinrent doux, et se posèrent, d'un air caressant, sur le voyageur. Celui-ci, pour en témoigner au sultan sa reconnaissance, lui présenta la main, que sa hauteesse ne prit pas ; alors il se recoiffa de son petit chapeau et s'assit au pied du trône qui, n'étant que celui de voyage, était fort petit, de façon qu'il se trouvait presque entre les jambes du sultan.

Sur ces entrefaites, un courrier vint apporter une lettre du gouverneur d'une province éloignée ; elle traitait d'une

affaire fort importante. Le souverain la communiqua à ses officiers ; on discuta. On était indécis, lorsque le petit homme, prenant la parole, donna un avis si sage, qu'il fut adopté à l'unanimité ; mais, dans la discussion, le sultan faisant un geste, déchira sa pelisse ; le petit homme tira aussitôt de sa poche une aiguille et du fil, et raccommoda si bien la pelisse, qu'il n'y parut nullement.

Le projet et le mode d'exécution étant adoptés, le courrier eut ordre de partir sans délai. Au moment où il sortait du jardin, une vieille femme portant une houe effraya le cheval, qui rua se déferra et renversa son cavalier. On vint en rendre compte au sultan, et il en fut très fâché, parce qu'il ne se trouvait là ni un autre cheval, ni un autre courrier. Pendant qu'on avisait au moyen de faire parvenir la dépêche, le petit homme était arrivé sur le lieu de l'accident ; il avait saigné le cavalier, referré le cheval, et le tout galopait déjà sur la grande route.

On servit un repas splendide. Odian, c'est le nom du petit homme, s'y plaça le premier, et se mit à découper avec une adresse merveilleuse. On apporta un plat

assaisonné d'une sauce rousse, que le sultan aimait beaucoup. Oodian trouva que la couleur n'était pas ce qu'elle devait être. Le cuisinier fut appelé ; il lui demanda si cette sauce n'était pas composée de beurre, d'ail et de safran ; le cuisinier ayant répondu affirmativement, Oodian assura que ces trois mélanges devaient former un roux clair, et celui de la sauce était très foncé. Le cuisinier pâlit ; Oodian en conjectura que le plat était empoisonné, ce qui était vrai, le cuisinier fut tout de suite appliqué à la question, et il découvrit une vaste conspiration qui devait, après la mort du roi, mettre la couronne sur la tête de son neveu.

Tandis qu'on arrêtait les conspirateurs, dont plusieurs se trouvaient à la table du prince, Oodian était passé à la cuisine, et mettait tous ses soins à faire une sauce rousse, telle qu'elle plaisait au sultan. Il la lui présenta lui-même, et Hussein la trouva si bonne, qu'il lui donna aussitôt la surintendance de ses cuisines.

Cependant l'on parlait beaucoup dans le sérail de l'arrivée d'un petit homme qui savait tout faire, et, depuis

la sultane favorite jusqu'à la dernière odalisque, il n'y eut personne qui ne voulût essayer de quelques uns de ses talents : toutes grillaient de le voir et de l'entendre. Leur désir fut bientôt satisfait. Oadian, furetant, tournant, allant et venant partout, connaissait, avant la fin du jour, l'intérieur du Palais mieux que le sultan lui-même ; il découvrit un passage inconnu à tout le monde, et qui le conduisit au milieu du harem et dans la salle du bain, où les sultanes étaient alors assemblées et parées de leurs seuls attraits.

L'apparition d'un petit homme si extraordinaire dans un pareil lieu, fit un effet que je ne puis rendre. Dix-huit sultanes se trouvèrent mal ; deux eunuques noirs tombèrent en épilepsie, et un blanc se noya dans une baignoire. Oadian ne perd pas la tête, il frappe dans les mains de l'une, fait respirer des sels à l'autre, du vinaigre à celle-ci, de l'eau de Cologne à celle-là ; il repêche l'eunuque blanc et relève les deux noirs.

Tout à coup Hussein parut ; sa colère fut terrible, surtout lorsque vingt femmes à la fois accusèrent le

pauvre Oadian d'avoir attenté à leur honneur. Il donne ordre à un muet de l'étrangler à l'instant même ; mais le petit homme, tirant sa petite épée, renverse mort le barbare qui s'apprêtait à obéir, et, prenant le sultan par la main, il le conduisit dans les cellules des vingt belles dames qui l'accusaient, et dans chacune on trouva un homme caché, et chez la sultane favorite on en trouva deux. Ce qu'il en advint, je n'en sais rien, et m'en soucie peu ; mais le petit homme ne périt pas, et le prince acquit pour lui une nouvelle estime.

Il avait si bonne idée de son esprit, qu'il le consultait en tout ; en peu de temps les abus furent réprimés, les impôts diminués, le commerce, les arts encouragés, et le peuple heureux ; ce qui mit les ministres et les grands seigneurs dans une si furieuse colère, qu'ils jurèrent la perte du petit homme, d'autant plus que, par son infatigable activité, il rendait nulle la charge de la plupart d'entre-eux. Il conseillait le roi, faisait ses lettres, ses bulletins, annonçait ses ordres, tirait son vin, faisait sa cuisine, pansait ses chevaux, tondait ses chiens, accouchait ses femmes, berçait ses enfants, et, dans ses

moments de loisirs, leur faisait des joujoux beaucoup plus beaux que ceux du Tyrol et de Nuremberg. Ajoutez à cela qu'il avait un talent particulier pour élever les petits rhinocéros et apprendre à danser aux éléphants, de façon que les conseillers à vie, honoraires et surnuméraires, les sommeliers, les sages-femmes et tous les bimbetotiers, palefreniers et maîtres de danse du royaume, conjurèrent sa perte.

Sur ces entrefaites, le roi des Patans, le plus grand cannibale de tout le pays, entra dans la Perse avec une armée formidable, et répandit la terreur jusqu'à Ispahan. On envoya une ambassade aux Patans ; mais leur roi chassa les pauvres députés à coup de pied au derrière, en leur disant des injures que la décence m'empêche de répéter.

L'ambassade revint de fort mauvaise humeur, et le sultan se vit dans le plus grand embarras où jamais sultan se soit trouvé : la dignité du sceptre l'obligeait à se fâcher, mais il ne le pouvait faute de troupes pour appuyer sa colère. Il fut trois jours avant de se décider s'il se mettrait

en fureur ou non ; enfin, le quatrième, il allait faire appeler Odian, quand il le trouva sous son trône, lieu où il se tenait assez ordinairement. Il était occupé à piquer un fricandeu pour le souper de sa hauteesse. Le petit homme, quittant son ouvrage, dit au sultan que, s'il le voulait, il irait trouver le roi des Patans ; et, sur le consentement d'Hussein, il partit.

Il arriva bientôt au camp ennemi ; les sentinelles avancées lui crièrent *qui vive !* dans leur langue ; mais il ne leur répondit pas.

À la grande garde, les soldats faisaient une grande partie de piquet, qui ne leur permettait pas de songer aux passants ; il parvint donc jusqu'à la tente du roi, et demanda à lui parler. Un capitaine des gardes lui dit que le prince, attaqué d'un mal de dents, n'était pas visible. Odian répondit qu'il le savait, et qu'il ne venait à autre fin que de l'en guérir. On le fit entrer.

Mahmud, chef des Patans, très indifférent aux souffrances des autres, ne pouvait supporter la plus petite des siennes ; aussi était-il étendu sur son lit, pleurant. Le

petit homme s'approcha de lui, et, lui ouvrant adroitement la bouche, il lui arracha la dent, qui à la vérité n'était qu'un petit chicot. Mahmud en fut si content, qu'il jura de lui accorder ce qu'il lui demanderait. Odian demanda qu'il sortit de la Perse, et il en sortit.

Le petit homme revint triomphant à Ispahan. On alla à la principale mosquée remercier le ciel de cette heureuse délivrance ; et le prêtre, qui était cousin du grand Patan, ne se trouvant pas là, Odian dirigea les cérémonies aussi bien que l'aurait fait Ali lui-même ; après quoi, il fit un petit sermon tellement éloquent, que Bourdaloue et Massillon, qui en eurent connaissance, en tirèrent leurs plus beaux morceaux.

Mahmud, de retour dans son pays, fut attaqué d'un violent mal de jambe. Quelques seigneurs persans, retirés à sa cour, lui persuadèrent qu'Odian l'avait empoisonné en lui arrachant sa dent. Ce roi, qui était un grand imbécile, les crut et envoya demander qu'on lui livrât Odian, menaçant, en cas de refus, de rentrer en Perse.

Hussein, qui aimait Odian, se trouva dans un

embarras bien plus terrible que le premier, et qui augmenta encore lorsque les envieux du petit homme, s'étant réunis, demandèrent à grands cris qu'il fût livré à Mahmud. Le roi hésitait. Oadian lui dit de ne pas s'inquiéter, et qu'il allait lui-même se remettre entre les mains de l'ennemi, mais Mahmud, quand il tint sa proie, n'en entra pas moins en Perse, se réservant d'écorcher tout vif le petit homme dans la première fête qu'il donnerait.

En attendant, Oadian fut enfermé dans un cachot avec cinq ou six arabes du désert, arrêtés pour escroquerie par la gendarmerie du pays. Le premier jour ils le battirent, le second il les sermonna, le troisième ils l'écoutèrent, le quatrième il leur fit la barbe à tous, le cinquième il chercha un moyen de se tirer de là, et le sixième il le trouva et l'exécuta, emmenant avec lui ses cinq ou six compagnons, et emportant tout l'argent du geôlier ; ce qu'il pouvait faire en sûreté de conscience, étant en pays ennemi. Les arabes s'arrêtèrent au premier cabaret pour y laisser repousser leur barbe. Quant à Oadian, il marcha droit à Ispahan.

De grands changements venaient de s'y opérer. Mahmud y était entré. Il avait violé toutes les sultanes, étranglé tous les enfants, et mis le malheureux Hussein dans un cul de basse-fosse. Les courtisans criaient vive Mahmud ! Et faisaient des chansons contre leur ancien maître. Oodian apprit tout cela d'un garçon pâtissier avec lequel il avait été très lié pendant son élévation. Il sut par le même que le pauvre Hussein devait être le lendemain brûlé à petit feu en l'honneur du dieu des Patans.

Il s'agissait de délivrer Hussein. L'entreprise était difficile. Il ignorait où il était, et, l'eût-il su, sans amis, sans argent, car il avait dépensé tout le sien en route, qu'aurait-il pu faire ? Mais rien n'est impossible à un petit homme qui savait tant de métiers et qui avait plus de ressources dans la tête que n'en ont les diplomates des cabinets de Vienne, Berlin et Saint-James. Aussi, sans perdre de temps à expliquer ici les moyens qu'il employa, je dirai seulement qu'ils réussirent, et qu'Hussein se trouva tout d'un coup au milieu de la campagne, à côté d'Oodian son libérateur.

Pour éviter les recherches des satellites de Mahmud, ils gagnèrent une forêt. Pendant que le roi se lamentait, Odian fit un abri avec des branches, alluma du feu, tendit des lacs, cira ses hottes, raccommoda son pourpoint, déterra des racines, tua une gazelle et en fricassa la cuisse à six sauces différentes, ce qui fit un assez bon dîner pour un roi déchu.

Ils restèrent un mois dans cette solitude, faute d'argent pour aller plus loin. Hussein passait à pleurer les journées et une bonne partie des nuits ; il savait merveilleusement varier ses peines ; il déplorait ses malheurs chacun à leur tour ; un jour il pleurait sa couronne, un jour ses enfants, le lendemain sa sultane, le jour d'après ses richesses, et puis ses chevaux, et puis ses éléphants, et puis ses chiens.

Odian, toujours le même, avait fait une cabane assez propre, où tous leurs meubles, consistant en son épée, son petit chapeau, une mauvaise arquebuse et la pelisse du roi, étaient rangés dans un ordre admirable. Le jour, il chassait, pêchait, faisait la cuisine, lavait sa chemise et

celle de son royal ami, et allait dans les villages voisins savoir des nouvelles ; la nuit, il endormait le prince en lui faisant des contes, ou en lui chantant des complaintes et des cantiques.

Un matin nos solitaires étaient accroupis dans leur chaumière, lorsqu'un bruit de cors, de chiens, de chevaux, etc., se fit entendre, Odiان sort pour savoir ce que c'est ; il aperçoit une femme, belle comme un astre, habillée en amazone et suivie d'une troupe de jeunes filles vêtues comme elle. Toutes ensemble donnaient la chasse aux cerfs de la forêt. Cette dame était la fière Adira, épouse de Mahmud. Le petit homme admirait ses yeux noirs et son teint blanc, lorsqu'un animal énorme, que les uns disent être un griffon, d'autres une licorne, d'autres enfin un dragon, sort du fond d'un rocher, s'élance et se trouve près de la princesse, qui, peu accoutumée à rencontrer de pareil gibier, veut tourner bride, tourne trop court, renverse son cheval, et tombe presque entre les griffes du monstre. Odiان a tiré sa petite épée : déjà la bête expire, et déjà il a relevé la princesse.

Il s'attendait à quelques remerciements, lorsque Adira, indignée de ce qu'un homme eut osé toucher sa personne sacrée, ordonna à ses amazones de mettre à mort l'insolent.

Odian n'attendit pas l'exécution. Enfonçant son petit chapeau, il sauta légèrement sur le palefroi de la dame, et gagna sa retraite aussi vite que les circonstances et les lieux le lui permirent, et il entra si étourdiment dans la chaumière, qu'il manqua de la renverser.

Hussein eut à peine examiné le palefroi, qu'il reconnut Idar, son cheval favori ; il en eut une grande joie. Tandis qu'il le caressait, le petit homme s'occupait à détacher vingt-cinq gros diamants, quarante plus petits, trente rubis, quarante-cinq topazes, autant d'émeraudes et deux picotins de perles, qui ornaient la selle. Il fit un petit sac pour chaque espèce, et mit le tout proprement dans une boîte de cèdre qu'il fabriqua exprès, cela terminé, ayant fait observer au prince qu'ils avaient de quoi vivre heureux et indépendants, ils quittèrent à l'heure même leur retraite.

À peine étaient-ils sortis du bois, qu'ils furent rencontrés par les arabes que le petit homme avait délivrés, et à qui la barbe était repoussée. Ces honnêtes gens se ruèrent sur eux et les dépouillèrent de tout ce qu'ils possédaient, emportant même la culotte et le petit chapeau du triste Odian.

Pendant qu'Hussein s'arrachait les cheveux, Odian avait déjà trouvé le moyen de se tirer d'affaire. Les arabes, en le déshabillant, avaient laissé tomber le brevet de surintendant des cuisines, qu'il avait toujours conservé, présageant qu'il lui serait un jour utile, et il avait deviné juste. C'était tout ce qui lui restait au monde. Voilà ce qu'il en fit : il le coupa proprement en vingt-deux morceaux, puis, il ramassa dans le creux de sa main un peu de poussière ; il en mit une quantité à peu près égale dans chaque morceau de papier qu'il plia d'une façon particulière ; après quoi, il pria le roi de lui prêter une vieille pelisse que les arabes lui avaient laissée, il l'engagea à se coucher à l'ombre en l'attendant, et il s'achemina vers le village voisin.

En y entrant, il commença à annoncer à haute voix qu'il était envoyé par l'Iman Ardikak, et qu'il leur apportait le véritable baume ardikaki, c'est-à-dire céleste, dont la propriété était de guérir cent quatre-vingt-quinze grandes maladies, et deux cent quarante-sept petites ; plus, de rendre douces les femmes, fécondes les juments, et laborieux les esclaves. Il ajoutait que ce baume, ne pouvant pas se payer, il le donnait.

Aussitôt quatre cent trente-quatre mille personnes qui formaient une bonne partie de la population de ce village, s'assemblèrent autour de lui pour obtenir de ce divin remède. Odian leur dit qu'il n'en avait que vingt-deux paquets, ce qui le mettait dans l'impossibilité de contenter tout le monde. Chacun commença alors à exposer les raisons qui lui faisaient désirer le spécifique. L'un devait guérir sa femme, l'autre son frère, celui-ci sa mère ; personne n'en demandait pour lui, mais tout le monde en voulait. Ils faisaient un tel tapage, qu'un autre que notre petit homme y aurait perdu la tête. Un des demandeurs qui avait vécu à la cour, et qui connaissait les usages et la puissance des choses, s'approcha d'Odian, et lui glissa,

avec une adresse admirable, une bourse dans la main. Odian lui présenta aussitôt le plus gros paquet. Cet honnête homme, fier d'avoir réussi, en fit part à ses amis et ses connaissances. Ils usèrent du même moyen ; les vingt-deux portions furent distribuées, et Odian se trouva posséder une somme de soixante beaux sequins d'or, sans compter la petite monnaie.

Il alla acheter deux habits complets, une mandoline, un tambourin et des vivres, et revint où il avait laissé le sultan. Il le trouva qui désespérait de jamais le revoir, et qui s'apprêtait à mourir. Il le fit manger, le peigna, le lava, l'habilla et ajouta à son costume le tambourin qu'il venait d'acheter. L'infortuné était devenu si apathique, qu'il ne s'informa pas même d'où venaient toutes ces choses.

Nous ne les suivrons point dans leurs aventures. Il suffira que l'on sache que le roi, en moins de six mois, apprit à jouer passablement du tambourin, et que cette musique, jointe à la mandoline d'Odian, leur donna les moyens de continuer leur route. Chemin faisant, Odian

fut successivement notaire, parfumeur, médecin, boulanger, cordonnier, maître de langues et négociant. Il réussit également bien dans toutes ces conditions, et acquit une fortune honnête.

Enfin, nos pèlerins arrivèrent dans un petit vallon, situé au pied d'une grande montagne. Un ruisseau coulait au milieu, et sur le bord une jeune fille était assise et lisait attentivement. Hussein ne l'eut pas plutôt vue, qu'il resta saisi d'admiration. Jamais rien de si beau n'avait frappé ses regards ; ses yeux s'animèrent, son cœur battit avec violence, et le pauvre homme qui, depuis sa chute, avait vécu dans un sommeil aussi profond que celui d'un académicien, sembla tout à coup reprendre une nouvelle vie. Odian, étonné, le questionne, et le sultan lui avoue qu'il ne regretterait plus le trône s'il avait pour épouse cette beauté, et une demeure dans ce vallon. Odian lui montra une maison, qui, à peu de distance, s'élevait entre les arbres ; Hussein ne voyait que la jeune fille, qui dans ce moment s'éloignait ; dès qu'elle eut disparu, ses traits reprirent leur tristesse ordinaire ; sa tête retomba sur son sein, et une larme, la dernière peut-être, s'échappa de ses

yeux.

Son compagnon le prend par la main et le conduit vers la maison ; ils entrent : plusieurs valets voulaient s'opposer à leur passage ; mais dès qu'ils aperçurent le visage d'Odian, ils s'arrêtèrent étonnés : ils allaient parler ; un geste du petit homme les fit taire. Nos voyageurs traversèrent plusieurs pièces meublées élégamment, et dont Odian paraissait connaître parfaitement les issues ; enfin, ils arrivèrent à un salon, au milieu duquel était assis un homme vénérable ; d'un côté était une femme âgée, et de l'autre la jeune fille.

À la vue d'Odian, ces trois personnages se levèrent frappés de surprise ; le vieillard le considéra quelque temps avec attention, et bientôt, le serrant dans ses bras, il l'appela son cher fils ; à ces mots, la femme âgée se trouva mal, et l'on aurait même eu assez de peine à la faire revenir, si Odian ne lui avait pas fait prendre des gouttes d'Offman, dont il était toujours pourvu depuis l'accident des sultanes. Pour la jeune fille, elle resta immobile jusqu'à ce que le petit homme, lui sautant au

cou, l'appela sa sœur. Alors elle lui rendit ses caresses le plus fraternellement du monde.

Le malheureux sultan gardait le silence ; son cœur était brisé ; mille souvenirs déchirants se présentaient à lui. Sans famille, sans épouse, sans enfants, il était isolé sur la terre. O dian devina ce qu'il pensait, et lui dit : « Voilà votre famille. » Il le Présenta alors à son père et à sa mère comme un de ses amis. La petite sœur n'avait pas attendu ce moment pour s'apercevoir qu'Hussein avait une taille svelte, une belle barbe, et les plus beaux yeux du monde.

Je passe le récit de leurs amours ; il suffit de savoir qu'après six mois d'une passion réciproque, O dian arrangea tout pour le mieux, et qu'Hussein devint son beau-frère.

Il y avait quelques années qu'ils goûtaient le plus parfait bonheur, lorsqu'un matin on vit arriver une troupe de gens vêtus de pourpre et d'or. Hussein se met à la fenêtre, et bientôt il reconnaît ses anciens ministres, ceux-là même qui avaient aidé Mahmud à monter sur le

trône, et fait des chansons contre lui. À leur aspect, il fut saisi d'une grande terreur ; il ne doutait pas qu'ils ne vinsent lui couper la tête. Il fut bientôt détrompé ; toute la troupe se prosterna à ses pieds en lui faisant des excuses de la liberté qu'ils avaient prise. Ils lui dirent que Mahmud avait été mangé par ses gardes, dont il avait voulu réduire les rations ; qu'un parti nombreux s'était déclaré dans Ispahan pour le prince légitime, et qu'ils venaient, au nom de tous, lui rendre sa couronne, Hussein les fit relever, et s'entretint avec eux familièrement jusqu'à l'heure du dîner, auquel il les invita.

Lorsqu'on fut au dessert, il se leva en priant les députés de le suivre. Il les fit entrer dans un salon où étaient sa femme et tous ses enfants, et, les leur montrant, il leur dit : « Voilà mon royaume et mes sujets ; ceux-là m'aiment et ne me trahiront pas ; je n'en veux pas d'autres. » Alors il leur proposa Oadian pour être leur sultan.

Les ministres, qui se rappelaient la sagesse du petit homme, mettant pour le moment toute jalousie de côté,

consentirent sans balancer.

On fit appeler Odiàn, qui était alors occupé à greffer des pruniers. Il vint. Ils le saluèrent empereur de Perse. Il les remercia de leur intention, et refusa. Il fallait cependant trouver un empereur. Odiàn se chargea de l'affaire. En effet, il connaissait dans le voisinage un fermier qui convenait parfaitement à la place. Il la lui proposa. L'autre hésita longtemps, mais enfin il accepta par amitié pour le petit homme et pour ne pas le désobliger.